

des grandes villes de l'Atlantique, se rendaient dans l'Alaska, après avoir visité en train spécial, le Dominion du Canada dans toute son étendue. Au retour, ils devaient se diriger par les Etats de Washington et d'Oregon sur le Parc national de Yellowstone, suivre le *Northern Pacific*, et rentrer chez eux par Saint-Paul, Chicago et le Niagara, faisant ça et là des excursions et visitant, sur leur route, les points les plus intéressants. Notre doyen, à bord, est un vieux monsieur de quarante-deux ans qui fait un voyage d'agrément avec sa digne compagne, guère plus jeune que lui. Les voyages se font en Amérique d'une manière si confortable, qu'on en est arrivé à considérer la locomotion comme un repos. On part en famille, avec de vieux parents des enfants en bas âge, pour un voyage de six semaines; on passe d'un océan à l'autre, avec la même insouciance que s'il s'agissait d'une simple partie de plaisir dans les environs. Toutefois, ce qui m'étonne, c'est le grand nombre des femmes âgées, très âgées même (quelques-unes ont certainement plus de soixante et dix ans), qui font partie de la caravane.

Le voyage, comme on le sait, n'a rien d'héroïque et reste toutefois très-fashionable (1). C'est à merveille. La navigation le long des côtes rappelle un peu celle de Norvège, les îles Aléoutiennes laissant, comme les Loffoden, entre elles et le continent, un long canal maritime, à travers lequel on navigue à l'abri des coups du large. A droite et à gauche toute une série de montagnes, à gauche, dans les îles, couvertes de sapins noirs jusqu'à leur sommet, à droite sur le continent, toutes couvertes de neige. Leur hauteur varie de 2,000 à 3,000 mètres. En certains endroits, des fiords aux eaux profondes pénètrent à plus de 100 kilomètres dans l'intérieur des terres. Tantôt les indentations de la côte forment de vastes expansions d'eaux profondes, où la navigation est facile et sans danger; tantôt, au contraire, le chenal se ressert comme aux passages Discovery et Seymour, que relie le détroit de Georgie à celui de Johnston. Parfois les courants atteignent, dans ces parages d'autant plus dangereux qu'ils sont semés d'écueils à fleur d'eau, une vitesse qui dépasse 16 kilomètres à l'heure. Les bâtiments à voiles sont irrésistiblement entraînés; les steamers eux-mêmes sont obligés de calculer leur itinéraire de manière à ne s'engager qu'avec la marée favorable.

Au bout de quelques jours de navigation on arrive à Sitka, capital de l'Alaska. Toute petite capitale, qui compte à peine 1,200 habitants, moitié métis russes, moitié Indiens. La population total d'Alaska est d'environ 50,000 : 5 à 6,000 blancs, 1,900 métis, 2,900 Aléoutiens, 3,500 Indiens civilisés et 35,000 sauvages.

(1) Pour être juste disons que la partie d'Alaska que l'on visite de cette façon commode, est la partie tout à fait méridionale, contiguë à la Colombie Britannique, et non la presqu'île, encore moins la partie du continent nord qui porte le nom d'Alaska.

Il faut y joindre quelques Chinois, qui travaillent dans les mines.

Ces Chinois, là comme partout, sont les bêtes noires des travailleurs blancs. Du Canada aux Etats-Unis, on se les renvoie mutuellement, comme un volant sur des raquettes. Seulement le volant à chaque coup de raquettes paie une taxe de 50 dollars. M. Cotteau a recueilli à leur sujet d'un missionnaire catholique une anecdote bien caractéristique. On occupait aux mines de Treadwell des ouvriers blancs, une cinquantaine de Chinois et quelques Indiens, ces derniers tolérés par les blancs qui en revanche ne pouvaient souffrir les Célestes. Le directeur de l'usine, au contraire satisfait des services des Chinois, qui travaillent bien et à bon marché, se refusait à les congédier. Un beau jour, les blancs qui avaient résolu de s'en débarrasser n'importe comment, les embarquèrent de force sur un bateau. Conduits d'abord à Wrangell, ils furent ramenés par le capitaine de la *Queen* à Juneau, où les ouvriers coalisés s'opposèrent à leur débarquement. On se décida alors à les renvoyer à Victoria. D'où ils étaient partis quelques mois auparavant; mais là, comme il venait d'un territoire appartenant à la République américaine, on exigeait de nouveau la taxe de 50 dollars par tête. Dans l'Etat voisin de Washington, on les considérait également comme de nouveaux venus. Personne ne voulait plus les recevoir. Ainsi ballottés entre les Etats-Unis et la Colombie, menacés d'être réexpédiés en Chine, les pauvres diables qui avaient épuisé leurs dernières ressources, durent attendre que la somme nécessaire pour payer une seconde fois leur entrée eût été réunie par leurs compatriotes de Victoria.

Les Indiens d'Alaska goûtent fort les voyageurs que les bateaux leur amènent périodiquement. Ils fabriquent à leur intention une foule de menus objets, en ivoire, en os, en argent, et chaque maison se transforme en bazar. Le malheur est qu'au contact de la civilisation, les Indiens perdent leur originalité de main. Au lieu de ces figures si curieuses qui décorent leur *totems* (1), de ces

(1) "On appelle ainsi les larges poteaux en bois sculptés plantés par les Indiens devant leurs maisons. Ce sont des emblèmes destinés à rappeler les origines du chef de la famille et à perpétuer les hauts faits de ses ancêtres. Larges de 60 centimètres à 1m, 50, hauts de 10 à 20 mètres, ces totems représentent des animaux monstrueux entremêlés de figures humaines grimaçantes. Autrement, ils étaient tenus en grande estime; à présent, on n'y attache plus la même importance. Les anciens sont respectés, mais on en élève plus guère de nouveaux. Les indigènes se divisent en familles ou clans, que la tradition fait descendre de quatre animaux symboliques: le corbeau, le loup, la balaïne, et l'aigle. Les types de ces animaux sont diversement reproduits par la sculpture en raison des alliances et des mariages, de manière à représenter une sorte d'arbre généalogique. Si le totem est surmonté d'une hideuse figure humaine coiffée d'un chapeau, il indique la demeure d'un chef. Parfois il en existe deux, un de chaque côté de la maison; l'un indique la généalogie du mari, l'autre celle de la femme. Un de ces totems, et qui n'est pas le moins curieux, n'a d'autre ornement que l'empreinte en creux des pas d'un ours, avec

masques en buis colorié si étranges, qui servent aux guerriers et aux sorciers, ils donnent dans le bibelot à ornementation purement américaine, quelque chose comme l'art japonais transformé dans l'article de Paris. M. Cotteau, qui a voyagé dans les deux hémisphère, a trouvé aux produits de l'art de ces indiens, surtout aux plus anciens, une forte saveur de japonisme. Leurs armures, leurs masques lui rappellent de la façon la plus frappante ceux qui dans tous les pays, Orient. "Si, dit-il, je conservais encore quelques doutes au sujet de l'origine asiatique des Indiens d'Alaska, ils seraient dissipés par l'examen de ces objets."

J'ai bien peur que notre aimable compatriote, d'ailleurs si bon observateur, n'ait été trompé précisément par la finesse de ses observations. Il est très peu probable que les indigènes d'Alaska, pas plus que les autres indigènes d'Amérique, soient de souche asiatique. C'était là autrefois une opinion très répandue.

Elle a été lancée par l'illustre Cuvier dans son grand ouvrage, *le Règne animal*, où, divisant l'espèce humaine en trois races, la blanche ou caucasienne, la noire ou éthiopienne, la jaune ou mongolienne, il rangeait dans cette dernière les indigènes d'Amérique. Mais cette théorie qui, il faut bien le dire, ne reposait pas sur l'observation directe mais était déduite des conceptions physiologiques de Bichat et des conceptions philosophiques d'Auguste Comte, n'a pas trouvé, ou du moins ne trouve plus crédit à l'étranger. Ni le langage, ni les légendes, ni les traits distinctifs de la physionomie ne permettent de rattacher la race rouge à la race jaune. L'angle facial, par exemple, qui, d'après Topinard, est de 80 chez les Mongoliens, est chez les Esquimaux et les tribus du Canada et des Etats-Unis de 70, tandis qu'il est de 69 et une fraction chez le Parisien de nos jours. Le docteur Garrison Brinton, dont le nom fait autorité en ces matières et qui a étudié la question si obscure de l'origine des Américains (1) au quadruple point de vue de l'archéologie, de la mythologie, de la linguistique et de l'écriture, est arrivé à cette conclusion que les Américains sont une race autochtone, et que s'il fallait absolument les rattacher à l'une des trois races de la division de Cuvier, ce ne serait pas toujours à la race mongolienne.

L'Alaska s'appelait autrefois Amérique russe. Elle a été achetée au gouvernement du Tzar pour une somme de 7,200,000 dollars, environ 36 millions de francs. Les Etats-Unis aiment assez ce procédé d'agrandissement. Il leur réussit, d'ailleurs. Ils ont acheté à Napoléon la Louisiane, moyennant un certain nombre de millions, 25, je crois, qu'ils ont payés, au moins pour par-

l'animal lui-même figuré au sommet. J'ai remarqué aussi quelques tombes ornées de sculptures colossales, représentant soit un loup, soit un autre animal."

(1) *Essays of an americanist*, 1 vol. in-8o, Philadelphie. *Fortes and Coates*, 1890. — Voyez notamment les pages 56 à 66 : *On the alleged mongolian affinities of the American race*.

tie, en vaisseaux. C'était presque toute la vallée du Missisipi. L'Alaska est moins vaste. Et, toutefois elle n'a pas été payée trop cher. Elle permet à ces gascons d'au delà de l'Atlantique une bonne... j'allais dire "fumisterie". Quand on débarque dans leur pays, stupéfait de toutes les merveilles de la nature et de l'homme qu'on y rencontre par milliers: "savez-vous disent-ils au nouveau venu, où est le milieu des Etats-Unis." Le nouveau venu, qui se pique de géographie répond, je suppose: Omaha ou Topeka. C'est là le triomphe de l'Américain. Le centre, je ne dis pas le centre de gravité, le centre géographique des Etats-Unis est par delà San Francisco, quelque part dans le Pacifique.

Il y a cependant des gens, même en Amérique, qui n'aiment pas la plaisanterie, et qui trouvent que l'achat de ce pays, auprès duquel, selon l'opinion commune, les arpents de neige du Canada doivent paraître un gazon émaillé de fleurs, a été une affaire de dupe. Ceux-là ont tort pour beaucoup de raisons. D'abord le climat d'Alaska n'est pas ce que l'on peut croire. Je ne parle pas du continent d'Alaska, qui, sans être un riyal du Groënland, auquel il fait pendant sur la carte, est exceptionnellement froid, je parle de la partie qui est accessible, de celle qui est baignée par la mer; et cette partie à un climat infiniment moins rigoureux qu'on ne le pourrait croire. La raison en est que, ce que le Gulf Stream fait pour l'Europe occidentale, pour nos côtes de Bretagne, notamment, le fameux courant Kouro-Sivo, qui s'en va au Japon, le fait pour l'Alaska. Ainsi à Sitka, qui est situé par 57° centigrades de latitude nord, il est fort rare que le thermomètre descende au zéro de Fahrenheit, soit à 17° centigrades. Dans la partie inférieure d'Alaska, celle qu'a visitée M. Cotteau, dans l'île de Baranoff, qui la touche presque, on rencontre une végétation luxuriante, des pins et des cèdres magnifiques, de 2 mètres de diamètre, "gigantesques colonnes végétales à l'ombre desquelles croît une seconde forêt d'arbres moins élevés et tout un monde d'arbustes et d'élégantes fougères? Sur le sol gisent les ancêtres des géants d'aujourd'hui, énormes troncs décomposés, dont la matière nourrit une nouvelle génération, avide d'air et de lumière. C'est le climat à la fois humide et tempéré de l'île Baranoff qui donne à la végétation cette exubérance extraordinaire. Quatorze années d'observations météorologiques fixent à 50,6 la température moyenne de Sitka, avec une quantité de pluie qui n'est pas moindre de 2 m. 116. Or, de l'autre côté, sur le versant de l'Atlantique, Québec, à 10 degrés plus au sud a une moyenne seulement de 4 degrés, tandis que Paris a une température moyenne de 10,8 avec 0m,51 de pluie.

Quand bien même l'Alaska n'aurait pas ce climat exceptionnel pour sa latitude, elle serait encore une bonne affaire pour les Etats-Unis, à cause de ses ressources naturelles. M. Cotteau a vu, de ses yeux, des mi-